Document generated on 02/14/2025 4:12 p.m.

Québec français

La nouvelle québécoise du troisième millénaire naissant : territoire de la québécitude en marche

Michel Lord

Number 160, Winter 2011

La nouvelle québécoise

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61617ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lord, M. (2011). La nouvelle québécoise du troisième millénaire naissant : territoire de la québécitude en marche. *Québec français*, (160), 25–29.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La nouvelle québécoise du troisième millénaire naissant : territoire de la québécitude en marche

PAR MICHEL LORD*

Même s'il semble se publier moins de recueils[1] de nouvelles depuis quelques années, la première décennie du nouveau siècle n'est pas en reste. Des revenants sont réapparus dans le paysage littéraire, des voix bien établies ont persisté et une relève parfois étonnante émerge. J'aimerais donner ici une idée de ce vaste laboratoire d'écriture en soulignant le travail de quelques figures dominantes.

Les revenants

Claire Martin ne cesse de nous étonner depuis son retour à la vie littéraire en 1999 avec *Toute une vie*. Cinquante ans exactement après son premier recueil de nouvelles[2], elle publie son troisième, *Le feu purificateur*, écrit toujours avec la même finesse et surtout la même vigueur qu'autrefois. Dans le texte éponyme, la narratrice revient sur les lieux de sa jeunesse. Il ne reste plus rien, tout a brûlé, l'endroit est purifié, même si elle songe à une mort mystérieuse dans la maison. Dans « Éloge de la marche », la narratrice trouve au hasard d'une promenade une enveloppe qui la conduit à mener une enquête et à parler de choses et d'autres à bâtons rompus. On ne peut s'empêcher de penser ici à la liberté d'inspiration revendiquée par Philippe Aubert de Gaspé dans *Les anciens Canadiens* (1863). À l'instar de cet ancêtre, tout se passe comme si l'auteure, forte de son presque siècle, se donnait toutes les libertés de s'exprimer comme bon lui semble.

Autre manière de revenant, également grand iconoclaste, **Louis-Philippe Hébert** a publié des textes-chocs dans les années 1970. Près de quarante ans plus tard, il ne s'est pas nécessairement assagi, mais il a choisi une voie plus lisible. Cette luminosité de l'écriture ne rend l'œuvre que plus étonnante encore, spectaculaire, même. Dans la plupart des six longues nouvelles de *La bibliothèque de Sodome* règne une atmosphère hyperréaliste jusque dans la finale, où le discours semble alors sortir de ses gonds, pour basculer dans l'onirisme et parfois une sauvagerie cauchemardesque. Ainsi, dans la nouvelle éponyme, Hébert s'amuse visiblement à camper le directeur d'une grande bibliothèque, ce temple du livre qui tombe en ruines et qui est aussi le lieu d'une réflexion sur la fin du livre. Les choses sont plutôt scatologiques dans « Une idée renversante », nouvelle en forme d'article scientifique rédigé par un médecin sur le cas d'un enseignant dépressif et coprophage. La nouvelle de clôture, « Le ver est dans la pomme », fait dans l'érotisme – certains diraient sans doute la porno (versant incestueux et morbide). Visiblement, Hébert a évolué vers des formes plus transparentes, mais pas nécessairement plus simples.

Les voix établies

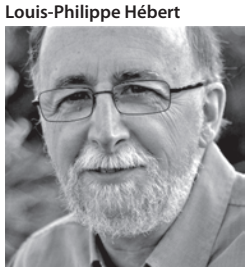
Véritable monument littéraire, **Gilles Archambault** fait paraître trois recueils dans la première décennie du siècle. Dans *Comme une panthère noire*, il met en scène des personnages qui vivent une crise majeure. Ainsi la nouvelle éponyme relate une journée dans la vie d'un homme qui vient d'avoir soixante ans et qui ne parvient pas à oublier sa femme récemment décédée. Il préférerait mourir, comme la femme, dans « Il y a bien longtemps », qui vit seule, pas très heureuse. Les vies défaites qu'Archambault présente dans *De si douces dérives* fascinent, comme le font les spectacles de petites ou grandes catastrophes. Ces esquisses de vies que le nouvellier donne à voir dans des moments particulièrement creux de l'existence prennent presque toutes forme autour du rien, les personnages ayant tous perdu le goût de faire ce qu'ils faisaient. Le recueil s'ouvre sur une nouvelle, « Près du cimetière, tout près », qui flirte avec l'idée de la mort chez un professeur qui ne lit même plus les livres qu'il met au programme. L'ouvrage se referme avec « Une invitation », sur le rire crispé d'un homme qui rate tout dans la vie. Cette forme de déchéance est à nouveau exploitée dans *L'ombre légère*. Archambault y redit dans une cruelle clarté l'enlisement. La mort rôde toujours autour de personnages en ascension ou en perdition, cherchant quand ils le peuvent à recoller les morceaux d'une vie après des amours mortes. Archambault poursuit une œuvre décapante charriant dans son cours les petites et les grandes misères du monde (surtout l'absence d'amour, de bonheur ou d'espérance), mais sur un ton presque détaché, l'écriture prenant ses distances par rapport à tout ce magma où grouille une humanité qui s'enlise dans ses propres tourments.

Nouvellier également prolifique, **Donald Alarie** travaille dans l'extrême *faire bref* dans *Au café ou ailleurs*, exploitant le double motif de la violence et de la peur. Chez lui, le monde fait violence à des personnages cherchant refuge dans le rêve ou la folie (« Rêve ») ; ils ont peur de vieillir (« Au café »), peur d'être seuls (« Téléjournal »), peur de mourir (« Cimetière »). La dépression pèse sur plusieurs personnages (« Larmes », « Quand sa fatigue l'aura vaincu »), et mène parfois à l'incapacité de continuer à travailler, à

Claire Martin

Gilles Archambault

Louis-Philippe Hébert


Donald Alarie

enseigner (« Démission »). Dans *Au jour le jour*, seules deux des nouvelles ont une fin heureuse, l'éponyme et la dernière, placées en positions stratégiques dans l'organisation du recueil, peut-être pour faire contrepoids à la difficulté de vivre qui imprègne la majorité des récits. L'auteur porte un regard dur sur le monde contemporain, mais il le fait avec une sobriété formelle et stylistique exemplaire.

Le quatrième recueil de **Gaëtan Brulotte**, *La vie de biais,* contient douze nouvelles qui forment un tout d'une grande complexité thématique, esthétique et formelle. L'auteur a imaginé des situations parfois étranges, parfois plus familères et même cocasses, dans lesquelles des personnages sont plongés. Depuis *Le surveillant* (1982) jusqu'à *La vie de biais*, en passant par *Ce qui nous tient* (1988) et *Épreuves* (1999), Brulotte n'a cessé d'explorer de nouvelles avenues pour dire le monde. Rien chez lui qui confine à l'unique pratique des canons de la narrativité. Il y a certes dans *La vie de biais* des récits où des destins sont donnés à (entre) voir de manière apparemment proche de la tradition formelle, comme dans « La fulgurante ascension de Bou », mais c'est pour déconstruire l'image de la vie d'un homme qui finit par devenir une star même si c'est un raté, un taré, un être complètement vide. Le discours sert ici à montrer de manière lumineuse que sous les feux de la rampe s'agitent des êtres vides à l'ère du vide. Le texte chez Brulotte donne forme à des visions du monde le plus souvent critiques et ironiques.

Gaëtan Brulotte

Gilles Pellerin

Dans le deuxième recueil de nouvelles de **Claudine Potvin**, *Pornographies*, l'imaginaire est également marqué par certaines postures critiques, ici celle du refus qui passe avant tout par la forme : celle du mot (refus de la majuscule), de la phrase (refus de la ponctuation, de la syntaxe convenue) et du récit lui-même (refus des canons de la syntagmatique narrative). De plus, chez Potvin, l'imaginaire est aussi résolument imprégné par le féminin / féminisme. Les refus formels en sont les premières marques – qui s'opposent implicitement sans doute à une langue forgée par l'homme –, mais chaque texte est avant tout habité par la femme, vivante, jouissante, souffrante, révoltée, et souvent observée par une narratrice, et par une certaine Mirna, sorte d'*alter ego* de l'auteure. Il est certes question de « pornographie », mais il ne s'agit pas d'un répertoire d'obscénités. Pas de moralisme non plus, mais des formes de fiction-réflexion entre narratrice et personnages. Cette intrication des voix ne constitue qu'un des aspects de *Pornographies*. Au milieu de tous ces fragments narratifs, marqués par l'errance des voix, par leur montage / métissage aussi, il y des zones « critiques », mais aussi des moments d'extase, toutes choses qui donnent à cette écriture sa tessiture si particulière.

Avec son treizième livre, **Gilles Pellerin** n'en est qu'à son quatrième recueil de nouvelles, le dernier datant déjà de 1992 (*Je reviens avec la nuit*). S'il domine toujours d'une certaine façon la scène nouvellistique québécoise, c'est qu'il en est l'artisan et le promoteur le plus acharné, dirigeant les éditions de L'instant même d'une main de maître depuis sa fondation en 1986. *Ï (i tréma),* sous-titré *nouvelles et autres textes narratifs*, contient pas moins de 84 très courts textes. L'œuvre ressemble à un carnet de notes, tantôt autobiographiques, tantôt résolument fictives, comme celles que les écrivains griffonnent au gré des jours, des voyages, les peaufinant, les ciselant, les burinant. Plus que tout, ce recueil dessine une sorte d'autoportrait esthétisé de son auteur, le narrateur se nommant souvent lui-même Pellerin et évoquant sa vie en Mauricie, ses voyages, ses conférences, des bribes de vie et d'enfance réelles ou imaginaires, des amours parfois atroces (certainement imaginaires) et, à l'ultime bout du recueil, ces textes sur la paternité, si tendres et si moelleux que l'on pourrait se demander si nous lisons toujours le même auteur, comme transfiguré au contact de l'enfance qu'il a (re)-créée par la magie du verbe.

Sylvie Massicotte suit un parcours impeccable depuis la parution de son premier recueil de nouvelles, *L'œil de verre* (1993). Dans *Le cri du coquillage*, chaque nouvelle relève un peu de l'esthétique du *cri*, celui du cœur lancé à toutes volées. Ce n'est pas pour rien non plus que domine ici l'un des procédés de « l'école de L'instant même », ces nouvelles à la deuxième personne du singulier ou du pluriel, ces adresses à des êtres qu'on a laissés derrière, ailleurs, et qui ne cessent de nous hanter. Dès le premier texte, « Les trésors », un « vous » glacial s'élève, le narrateur s'adressant à une mère qu'il n'a jamais aimée et qu'il abhorre toujours. Dans la nouvelle éponyme, placée en clôture, également au pluriel de majesté, un homme songe aux enfants qu'il n'a pas eus, n'a pas voulu avoir, tout en contemplant des jumeaux. Et l'image finale est celle de ces coquillages, « matrices désertées » qui rappellent le vide de la vie, un vide voulu. Dans *On ne regarde pas les gens comme ça*, l'auteure exploite sous des angles divers la thématique de la séparation et de la retenue dans le malaise, le mal d'être, la faille *dans* la vie, celle *de* la vie. L'avant-dernière nouvelle du recueil, « La faille », paraît emblématique de l'ensemble de l'œuvre. Elle n'est jamais nommée, précisée, mais cette faille s'est répandue et trouve son ancrage dans la figure de la mort. Les vingt courtes esquisses, genres de fusains, tracent des circonvolutions autour d'existences plus ou moins belles, parfois trop fébriles ou pénibles, brisées, et toujours prises dans leur instantanéité. Massicotte excelle dans sa façon de dire la distance entre les gens, non pour s'y complaire, mais pour en faire de délicats tableaux d'une réalité difficile, mais imparable.

Depuis maintenant plus d'un quart de siècle, **Louise Cotnoir** participe à la vie littéraire québécoise. Cette ancienne directrice de *La Nouvelle Barre du jour*, venue sur le tard à la nouvelle, a fait paraître sa « Trilogie des villes », qui comprend *La déconvenue* (1993), *Carnet américain* (2003) et *Le cahier des villes* (2009). Les nouvelles de *Carnet américain* exploitent différents aspects de l'existence américaine et de la douleur humaine, du déracinement, de l'errance, de la perte. La mort est presque partout présente. C'est qu'il plane sur le recueil une odeur de post-onze-septembre, la plupart des personnages tournant autour du World Trade Center ou de son trou. Le troisième recueil de la trilogie, *Le cahier des villes*, continue sur cette lancée, chacune des nouvelles se passant dans une ou plusieurs villes, démultipliant ainsi l'impression d'errance spatiale et temporelle de ces personnages en mal de vivre. Loin du simple carnet de voyage, les textes sont porteurs d'un certain désespoir, les personnages, pour la plupart, étant hantés par la mort, le deuil, la perte encore. Si l'urbanité est loin de toute exubérance chez Cotnoir, elle est porteuse d'une conscience de la finalité de toutes choses.

L'écoulement du temps ne rime pas non plus avec bonheur dans *Le reste du temps*, quatrième recueil d'**Esther Croft**, mais plutôt avec la fatalité, la mort, le chagrin d'avoir perdu un être cher et même le désir de disparaître tant la vie est insupportable pour certains des personnages tragiques de Croft. L'univers est donc sombre, contrastant avec la luminosité ou la transparence de l'écriture, une écriture portant toutefois sa charge émotive. Ainsi, dans « Réparation », un médecin revient au pays natal à Québec, comme en un pèlerinage en hommage à une femme, morte trop jeune dans un accident de voiture. Comme texte de clôture, Croft a choisi « Libre chute », beau récit des derniers jours ou du dernier été d'un vieux couple, dont la femme dépérit, est en chute libre, se meurt, et qui décide d'en finir parce qu'« il n'est pas nécessaire de se rendre au bout de la désolation pour se sentir humaine » (p. 103). Si elle met l'accent sur les difficultés de la vie, Croft témoigne tout de même d'une sensibilité extrême à la souffrance humaine. Fouillant à travers des scénarios diversifiés les coins les plus sombres de la psyché d'êtres pour qui le temps est compté, le discours nouvellier de Croft demeure porté par une écriture classique, presque blanche qui, dans un sens, euphémise, transcende la lourdeur et la noirceur de ce qui se donne en représentation.

Menant de front une carrière d'acteur et une intense actitivité d'écriture, **Robert Lalonde** publie son quatrième recueil de nouvelles (et dix-neuvième ouvrage), *Espèces en voie de disparition,* en 2007. Il s'inscrit dans le même imaginaire « naturel » que ses autres livres, dont les magnifiques derniers recueils de 1999, *Le vaste monde* et *Des nouvelles d'amis très chers*. Si la mort y rôde, le goût de l'aventure et de la vie n'y est pas moins important. C'est plutôt lui qui domine, les êtres trouvant une forme de rédemption dans la contemplation ou la simple fréquentation de la nature. Dans l'amour aussi. La nouvelle la plus longue, « Un chalet, un autre, toujours le même », se faisant chant d'amour et cri du cœur pour la liberté et contre « cette étouffante histoire d'obéissance, de péché, de honte, notre histoire » (p. 145) dont il faut se libérer. Avec *Un cœur rouge dans la glace*, le ton est sombre, sérieux et baigne dans une nébulosité qui confine à la poésie et à l'onirisme. La nouvelle éponyme paraît aussi fort étrange. C'est le récit de la fuite de deux frères, poursuivis, dont le plus jeune, Jérôme, hante mentalement le plus vieux, Antoine, qui l'aime exclusivement et se veut son protecteur. L'étrangeté du récit tient entre autres choses à sa forme presque aléatoire, à cette écriture qui tourbillonne sur elle-même, opère une sorte de danse où s'entremêlent les pensées, les fantasmes et les souvenirs d'Antoine. Dans le texte ultime, une poète et son traducteur discutent beaucoup, la nouvelle baignant dans une atmosphère de mystère, de réserve, de questionnements et de réflexions sérieuses sur la vie, la mort, leur sens. Lalonde y atteint le sommet de son art fait de jubilation et de retenue.

Robert Lalonde

Sylvie Massicotte

Esther Croft

Louise Cotnoir

Comme pour fêter ses trente ans en tant que nouvellière, **Diane-Monique Daviau** – dont le premier recueil (*Dessins à la plume*) remonte à 1979 –, offre *Là (petites détresses géographiques)*. Le recueil, au titre oxymorique à la fois discret et tonitruant, est conçu dans la continuité de l'imaginaire de l'auteure, qui gravite autour des motifs de l'enfance, de la difficulté d'être, des rapports difficiles entre les êtres, surtout entre ceux qui devraient être familiers et qui ne parviennent pas à s'entendre, autour de la perte aussi, de l'angoisse, du temps qui passe et de la disparition, ces derniers thèmes rappelant *La vie passe comme une étoile filante* (1993),

son recueil précédent. Voilà un univers dense, donc, soutenu par une écriture épurée. La première nouvelle, « Voir », travaille littéralement dans la matière de l'angoisse, avec cette mère qui veille la nuit sur son enfant, habitée par la peur de le perdre. « Sorbier des oiseleurs » est plus « expérimental », avec sa série de textes fragmentaires sur des drames que vivent surtout des enfants, frappés, délaissés, humiliés. Les adultes ne sont pas en reste, et c'est sur une note des plus désespérées que se clôt le recueil, le narrateur de « Cherche-étoiles » suivant le parcours d'un homme qui en a assez de la vie et qui, après avoir dit à sa vieille mère qu'elle n'a plus à craindre les assauts d'un mari violent, rentre chez lui où on devine qu'il se suicide. La mort a encore le dernier mot, comme la vie qui passe, *là* où nous sommes.

Voix émergentes

Pour un premier recueil de nouvelles, intitulé ironiquement *J'ai de mauvaises nouvelles pour vous*, **Suzanne Myre** illustre surtout des destins de femmes qui subissent de mauvaises expériences de couple : femme trompée qui rend la monnaie de sa pièce à son mari (« La réception »), femme abandonnée qui semble se suicider (« Le jour où on vous jette »), femme libérée qui quitte un homme égaré dans « le délire spirituel » (« Mal orienté »). Puis l'auteure pratique l'humour dans *Humains aigres-doux*. Les nouvelles de ce recueil mêlent légèreté et critique sociale. Toutes interreliées par des personnages qui reviennent comme des échos d'un texte à l'autre dans ce même univers montréalais, dont le point focal est la rue Mont-Royal, les nouvelles grouillent d'une vie rarement représentée dans l'imaginaire québécois. Celle de tête, « Le cabanon », essentiellement un dialogue entre trois femmes, dominé par une narratrice grinçante, met en scène une femme qui se moque de tout et d'elle-même. Les nouvelles du *Peignoir* (2005) renvoient l'image d'existences difficiles qui trouvent des exutoires encore dans l'humour noir, le sarcasme, la dérision impitoyable face à la vie. Les nouvelles ne sont pas organisées autour d'un thème précis, mais il n'est pas difficile de déceler d'un texte à l'autre la voix de la même narratrice qui passe au travers d'expériences qui ont jalonné sa vie. À commencer par la nouvelle de tête, « Nom d'une Bobinette », où la narratrice se rappelle sa passion pour Bobino et surtout Bobinette, deux héros de son enfance. Dans « Le peignoir », véritable *novella*, le discours se disperse, mais comme pour signifier que la narratrice cherche à la fois à s'étourdir et à se ressaisir dans un monde frivole, privé de sens et d'intelligence. Les nouvelles de *Mises à mort* abordent quant à elles une thématique obsédante, fréquente dans le champ du genre : la mort violente, le meurtre, le suicide. L'intérêt des nouvelles de Myre se trouve principalement dans sa façon d'imaginer des situations difficiles, impossibles ou loufoques dans lesquelles la narratrice est plongée et se voit souvent transfigurée.

Suzanne Myre

David Dorais

Comme tout être évoluant dans le monde monastique, le moine que **David Dorais** représente dans *Les cinq saisons du moine* présente de fortes tendances à l'excès. Les nouvelles baignent dans une atmosphère dont certaines doivent bien peu au réalisme et beaucoup à une écriture à la fois fine, recherchée et parsemée d'humour et d'une certaine dose de magie. L'œuvre paraît exemplaire d'une époque qui se cherche, erre, tout en plongeant ses racines profondément dans un imaginaire à la fois débridé par le contenu et fortement harnaché par le style. Le novice de la première nouvelle, « La folle du logis », est déchiré entre son livre sur les règles bénédictines et *L'art d'aimer* d'Ovide. « Théodyssée ou la tentation solaire » est un récit encore plus éclaté que les autres, sorte de couronnement horrifique du recueil, avec ce moine en loques à la recherche des morceaux épars du corps du Christ, dispersés sous forme de reliques dans les monastères d'un pays qui s'étend du Québec à la France, en passant par la Grèce antique et la Palestine du temps du Christ. Dans cet univers, le Saguenay prend sa source dans la mer Morte. On aura compris que cet étonnant recueil s'inscrit dans le courant baroque québécois.

Poussant au maximum l'esthétique de l'éclatement du discours, **Luc Larochelle** donne, dans son premier ouvrage, *Ada regardait vers nulle part*, des instantanés de la condition humaine, avec ses 77 fragments offrant l'image quasi photographique d'une conscience éprouvée, souffrante, qui a raté (ou est en train de rater) sa vie. Parfois, rarement, le tableau est plus serein, évoquant un souvenir heureux de l'enfance (la pêche à la sardine) ou de la vie au bord de la mer. Dans ces tableautins, on trouve un véritable kaléidoscope de la condition humaine confrontée là aussi à la beauté, mais surtout à la souffrance. *Amours et autres détours* est un recueil de facture similaire au premier : cette fois-ci il y a 66 fragments, non titrés (sauf un) et qui plongent tous *in media res* dans la vie de personnages tourmentés la plupart du temps par les malheurs de l'amour. De quelques lignes à quatre pages, les nouvelles regorgent d'un pathétique que l'écriture cisèle de telle sorte qu'il n'y a pas d'apitoiement possible. Puis *Fugues en sol d'Amérique,* avec ses 31 nouvelles, montre des personnages errant cette fois à travers le Québec et les États-Unis, hantés par des malheurs passés ou en quête de bonheurs le plus souvent impossibles ou atteignables pour un temps seulement. Deux grands motifs antithétiques reviennent d'une nouvelle à l'autre : la crainte d'être seul et, parfois, le désir de l'être, de se débarrasser d'un être, d'un souvenir encombrant. La mort – son souvenir, sa hantise – rôde dans ces univers à la dérive. Si l'on risquait l'analogie musicale, que le titre suggère néanmoins, je dirais que ces fugues en sol mineur ou

majeur font résonner des aspects grinçants de la vie, cette fuite dans l'espace / temps. LaRochelle excelle dans l'art de modaliser ces petites tragédies au quotidien qui sont le lot d'êtres empêtrés dans des existences qu'ils traînent souvent comme des boulets.

Avec la publication de son premier recueil de nouvelles, *L'art de la fugue*, **Guillaume Corbeil** se révèle un écrivain hors de l'ordinaire. Avec un prologue et un épilogue, sous-titrés « Aria », qui encadrent vingt-huit « variations » réparties dans huit nouvelles, l'œuvre fait plutôt penser à une autre œuvre célèbre de Bach, les *Variations Goldberg*. **Le nouvellier** déjoue délibérément les canons du genre narratif bref en jouant en même temps avec de nombreux genres littéraires. Le recueil est à la fois hyperréaliste, surréaliste, réaliste magique, fantastique ; il exploite aussi le surnaturel, l'absurde, fait preuve d'humour noir et manifeste un sens aigu de la critique sociale. Dans le « Prologue », le narrateur autotélique avoue avoir le goût de fuir le monde tel qu'il est, hanté par le désir du vide et de la page blanche. Puis il entre dans ce qui va devenir un feu roulant de métamorphoses narratives et esthétiques. « Les deux valises de l'homme aux deux valises » prend la forme d'un réalisme extrême qui déborde sur un fantastique de type absurde. « L'œil droit du cyclope » nous fait pénétrer dans un univers absurde, versant kafkaesque. En guise de clôture, Corbeil offre dans « Le relais », une nouvelle étonnante, à la fois surréaliste et hyperréaliste, avec des « personnages » étranges, dont une ampoule électrique et sa mère de douze mètres, un phare, puis des humains qui vont à la guerre, prennent la mer, rapetissent, grossissent de manière incroyable. Dans cette rencontre de différentes esthétiques et cette représention conflictuelle du sens et du non-sens, on aura compris que la manière de Corbeil est bel et bien tributaire d'une certaine conception de l'art baroque.

Conclusion

On voit donc que la nouvelle québécoise du nouveau millénaire continue d'exploiter, comme elle le fait depuis des décennies, tous les possibles narratifs, de la manière la plus traditionnelle jusqu'aux expérimentations baroques les plus poussées. Ce qui frappe, c'est l'omniprésence du motif de la mort sous toutes ses formes (dégoût de la vie, tentation du suicide, meurtre, etc.) et les difficultés d'être liées à l'amour, à l'ère du vide. Les êtres dans ces centaines de récits brefs sont déchirés, torturés mentalement, quand ce n'est pas physiquement. Massivement réaliste, le corpus recèle néanmoins une bonne dose de fantasticité, surtout réaliste magique, la forme traditionnelle du récit fantastique se trouvant pour l'instant reléguée aux marges. Enfin, l'humour, l'ironie, la dérision et la critique sociale parcourent l'ensemble du corpus, faisant du territoire du *faire narratif bref* un lieu privilégié pour observer la mouvance des idées et des humeurs de la québécitude en marche. □

---

* *Professeur de littérature, Université de Toronto*

Notes

1 Sans que mon décompte soit exhaustif, je dénombre tout de même pas moins de 179 recueils parus entre 2000 et 2009.

2 Claire Martin, *Avec ou sans amour*, Montréal, 1958, 186 p.

Bibliographie

ALARIE, Donald, *Au café ou ailleurs*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Étoiles variables », 2004, 110 p.

–––, *Au jour le jour*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Étoiles variables », 2006, 120 p.

ARCHAMBAULT, Gilles, *Comme une panthère noire*, Montréal, Boréal, 2001, 163 p.

–––, *De si douces dérives*, Montréal, Boréal, 2003, 168 p.

–––, *L'ombre légère. Nouvelles*, Montréal, Boréal, 2006, 178 p.

BRULOTTE, Gaëtan, *La vie de biais*, Montréal, Trait d'union, coll. « Script », 2002, 177 p.

CORBEIL, Guillaume, *L'art de la fugue. Nouvelles*, Québec, L'instant même, 2008, 141 p.

COTNOIR, Louise, *Carnet américain*, Québec, L'instant même, 2003, 101 p.

–––, *Le cahier des villes*, Québec, L'instant même, 2009, 114 p.

CROFT, Esther, *Le reste du temps,* Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2007, 107 p.

DAVIAU, Diane-Monique, *Là (petites détresses géographiques)*, Montréal, Québec Amérique, 2009, 137 p.

DORAIS, David, *Les cinq saisons du moine*, Québec, L'instant même, 2004, 155 p.

HÉBERT, Louis-Philipe, *La bibliothèque de Sodome*, Montréal, Les Herbes rouges, 2008, 256 p.

LALONDE, Robert, *Espèces en voie de disparition*, Montréal, Boréal, 2007, 199 p.

–––, *Un cœur rouge dans la glace. Nouvelles*, Montréal, Boréal, 2009, 241 p.

LAROCHELLE, Luc, *Ada regardait vers nulle part*, Montréal, Les Herbes rouges, 2000, 94 p.

–––, *Amours et autres détours. Récits*, Montréal, Triptyque, 2002, 121 p.

–––, *Fugues en sol d'Amérique*, Montréal, Leméac, 2006, 166 p.

MARTIN, Claire, *Le feu purificateur. Récits*, Québec, L'instant même, 2008, 130 p.

MASSICOTTE, Sylvie, *Le cri des coquillages*, Québec, L'instant même, 2000, 123 p.

–––, *On ne regarde pas les gens comme ça*, Québec, L'instant même, 2004, 114 p.

MYRE, Suzanne, *J'ai de mauvaises nouvelles pour vous*, Montréal, Marchand de feuilles, 2001, 173 p.

–––, *Humains aigres-doux*, Montréal, Marchand de feuilles, 2004,159 p.

–––, *J'ai de mauvaises nouvelles pour vous*, Montréal, Marchand de feuilles, 2001, 173 p.

–––, *Le peignoir*, Montréal, Marchand de feuilles, 2005, 177 p.

–––, *Mises à mort*, Montréal, Marchand de feuilles, 2007, 183 p.

PELLERIN, Gilles, *Ï (i tréma). Nouvelles et autres textes narratifs,* Québec, L'instant même, 2004, 154 p.

POTVIN, Claudine, *Pornographies*, Québec, L'instant même, 2002, 133 p.